Lidil

Revue de linguistique et de didactique des langues

61 | 2020

Le mépris en discours

Le mépris en sociolinguistique : exploration qualitative

Contempt in Sociolinguistics: A Qualitative Exploration

Aude Bretegnier

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lidil/7811>

DOI : 10.4000/lidil.7811

ISSN : 1960-6052

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

ISBN : 978-2-37747-195-9

ISSN : 1146-6480

Référence électronique

Aude Bretegnier, « Le mépris en sociolinguistique : exploration qualitative », *Lidil* [En ligne], 61 | 2020, mis en ligne le 02 mai 2020, consulté le 02 mai 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lidil/7811> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lidil.7811>

Ce document a été généré automatiquement le 2 mai 2020.

© Lidil

Le mépris en sociolinguistique : exploration qualitative

Contempt in Sociolinguistics: A Qualitative Exploration

Aude Bretegnier

1. Introduction

- 1 « Mépris ». Pour qui travaille comme je le fais, depuis vingt ans à la Réunion puis en France métropolitaine, à la croisée de la sociolinguistique et de l'anthropologie du langage (Tabouret-Keller, 1997, 2001), à explorer des *imaginaires plurilingues en situations de pluralités linguistiques inégalitaires* (Bretegnier, 2016b), cette notion fait écho mais aussi pose questions.
- 2 Mes recherches s'inscrivent dans la perspective d'une sociolinguistique qualitative, critique (Heller, 2002) et complexe (Blanchet & Robillard, 2003), qui implique de penser *entre* (Canut, 2012, p. 95), pour saisir les phénomènes, ici, les rapports construits aux langues, dans leur *processualité*, *entre* (le micro- de) l'interaction *et* (le macro- de) la communauté historicisée, à considérer « [...] en termes d'actions inter-reliées au sein de contraintes symboliques et matérielles ayant des effets structurants » (Boutet & Heller, 2007, p. 312). L'entrée s'opère par les pratiques situées de sujets *en relation* (de sens) au social (Bretegnier, à paraître), dans la contextualité complexe d'une *situation* qui réactualise des dynamiques socio-historiques, des idéologies linguistiques (Schieffelin, Woolard & Kroskrity, 1998), des idéaux et des normes telles que les interactants les mobilisent, s'y réfèrent, les interprètent, les renforcent, les contournent ou s'en détournent, qu'ils subissent ou dont ils se jouent, qui, pour une part, déterminent leurs positions, pratiques et représentations, et dont ils reconstruisent en même temps en permanence le sens, en contact et en confrontation avec l'*autre*, ce qu'il représente pour soi, l'altérité qu'il constitue, au gré d'enjeux socio-interactionnels perçus d'identification / de distinction, de reconnaissance intersubjective, de *quête de légitimité*

¹.

- 3 Mon travail porte ainsi sur l'expérience plurilingue, quand elle met en contact des langues dotées de statuts et de légitimités inégales, dans un espace socio-historique donné, et peut-être aussi, mais *pas toujours*, pour les acteurs qui en sont les locuteurs.
- 4 Je mène des entretiens semi-directifs, à visée d'explicitation biographique-épilinguistique, que j'enregistre et transcris. L'explicitation située de ces expériences et de ces ressentis aux langues constitue ma *matière*, le matériau discursif et interactionnel à partir duquel, par contextualisation et historicisation, je reconstruis des « histoires de langues » (Bretegnier, 2009, 2016b), dont l'analyse compréhensive par thématisation me permet d'explorer les problématiques de pluralités linguistiques inégalitaires telles qu'elles se jouent dans l'expérience sociolangagière des sujets. J'opère en cela un travail de conceptualisation empirique mettant en relief différentes facettes, sens et figures de construits relationnels conflictuels aux langues.
- 5 Mes travaux sur « l'insécurité linguistique » (Bretegnier, 1999), entrée conceptuelle initiale de mon travail, ont montré l'importance de ne pas appréhender ce sentiment social *en soi* mais *en lien*, diversement articulé à d'autres, ressentis de honte, de culpabilité, d'illégitimité (Boudreau, 2016), d'auto-odi (Alén Garabato & Colonna, 2016), qui en sont tour à tour une facette, une source, un moteur, une cause ou une conséquence, qui se jouent chacun et ensemble moins dans le rapport construit à *une* langue, qu'*entre* des langues en relation, et dont la conciliation pose question au sujet. Je théorise ainsi une notion de « conflictualité relationnelle aux langues » (Bretegnier, 2016a, à paraître), à travers laquelle je cherche à *tenir ensemble* le pôle de macro-dynamiques sociales dans un espace sociohistorique structuré et structurant conférant aux langues des statuts disparitaires, et celui de la singularité située des statuts symboliques selon lesquels les sujets investissent leurs langues, pratiques, identités de locuteurs. L'accent est mis sur le conflit, mais sans le réduire à ses effets bloquants ou inhibants, appréhendé en tant que dynamique produite dans la différence *perçue*, le heurt voire l'opposition, le contact altéritaire devenant potentielle source réflexive, « obstacle [qui] fait surgir la question de la signification (Lacan) » (Giust-Desprairies, 2009, p. 21), qui suscite le questionnement, peut devenir moteur de créativité et d'innovations *entre*.
- 6 Dans cette problématique en travail, la notion de « mépris » qui parle de normes, de surplomb, de minorisation, produit ainsi plusieurs échos.

2. « Mépris » : des échos et une alerte

- 7 Selon le *Dictionnaire historique de la langue française* (Rey, 1998, p. 1225), *mespris* apparaît au sens initial de « faute, tort », prend au cours du XIII^e siècle celui de « prix inférieur à la valeur réelle », puis de « sentiment qui fait juger une personne [...] indigne d'égards, d'estime » (p. 1335), et enfin d'« attitude d'une personne qui s'élève au-dessus de ce qui est recherché ou redouté par les autres » (p. 1558). On note un glissement : de l'objet, « faute, tort », à sa symbolique, qui dit une valeur minorée, puis au *procès* même de *dévaloriser* du point de vue du « sentiment » et de « l'attitude » de son *agent*, qui évalue-sanctionne l'*autre* comme « indigne d'estime », à l'aune d'une norme par rapport à laquelle, ce faisant, il se positionne comme « intercesseur » (Lafont, 1990, p. 25).
- 8 Le mépris relève de la *valeur*, notion fondamentale en sociolinguistique², marquée par un « double sémantisme » (Rey, 1998, p. 3992), d'abord conçue en termes de *qualité* (XI^e

siècle), puis, à partir du XVIII^e siècle, en termes de *quantité*, de valeur mesurable sur une échelle graduée, « correspondant à : “équivalent de” » (*ibid.*). La *valeur* met ainsi en jeu des critères diversement quantitatifs et qualitatifs, à l’aune desquels se produisent les pratiques de « *minor-/major-itarisation* » sociolinguistique (Blanchet, 2005, p. 34), les processus d’(il)légitimité /-ation linguistique attribuée et/ou perçue, conférée et/ou ressentie, à propos des langues et des pratiques, de ce qu’elles véhiculent, symbolisent, disent de leurs locuteurs.

- 9 La problématique du mépris s’inscrit ainsi dans celle de la (non-)reconnaissance sociale (Honneth, 2006), d’une relation sociale situationnellement instaurée inégale entre l’un qui *méprise* et l’autre *méprisé*, qui reçoit et se positionne, peut se soumettre, chercher à occulter ou « spectaculariser » (Gardy & Lafont, 1981) sa différence, reprendre le stigmate à son compte ou renverser le rapport de force, mais qui, quoiqu’il en soit est le « complice » de la domination symbolique qui s’exerce dans la relation (Bourdieu, 2001, p. 78).
- 10 Une autre figure apparaît dans l’histoire de *mespris*, dont le sens initial de « faute » se produit « par confusion, semble-t-il, avec *méprise*, le dérivé de *méprendre* » (Rey, 1998, p. 2199), au sens propre, « se tromper, prendre une personne ou une chose pour une autre » ; et figuré, qui « se dit à une personne qui semble s’oublier et manquer de respect », formant d’autres images, *mépriser sa langue*, ou la *méprendre*, la *mal-estimer*, la prendre pour une autre, ... pour une langue qui dirait un manque de respect ?
- 11 On voit la complexité de cette notion de « mépris », qui met en exergue l’intersubjectivité, se produit dans une interaction qui réactualise des tensions socio-historiques selon lesquelles se joue une certaine relation sociale, entre des locuteurs qui s’inter-identifient et s’inter-démarquent, selon des positions et des légitimités (réactivées comme) diversement (in)égales, par rapport auxquelles ils ont aussi prise, qu’ils peuvent déconstruire, renverser. Le mépris s’opère dans une dialectique d’auto/hétéro-valuation, en tant que procès réciproque : mépriser l’autre, se mépriser soi-même, le mépris de l’Autre, perçu et interprété, quand dévaloriser l’autre dans sa parole devient un moyen de se sécuriser, de se valoriser par défaut, ou quand ce mépris produit un écho, rejoue pour le sujet une expérience en relation à laquelle il investit la situation, selon laquelle il se repositionne comme *qui est méprisé*, se ressent méprisable.
- 12 Mais dans ces jeux complexes d’interprétations entrecroisées, où se situe celle du chercheur ? Comment procède-t-il à sa *compréhension* ? Il y a là une alerte, et en cela aussi, bien de quoi explorer.

3. Explorer le mépris dans mes *histoires de langues*

- 13 Les extraits ci-après étudiés sont issus d’un corpus hétérogène d’entretiens enregistrés et retranscrits, menés, entre 1996 et 2012³, dans une perspective transversale d’analyse compréhensive de rapports construits aux langues en situations de pluralités linguistiques inégalitaires, à la Réunion, entre créole et français, en France, entre les langues d’adultes en parcours de migration-intégration et d’appropriation du français. Mes analyses visent moins la « représentativité » que la « significativité » (Blanchet, 2016, p. 56), s’inscrivent dans la perspective qualitative d’explorer, dans la singularité située et historicisée de trajectoires plurilingues, la significativité sociale et affective dont les locuteurs investissent leurs langues, le sens et les enjeux qu’ils confèrent à leur

disparité statutaire, ce qui, pour eux, y est *en jeu* et la manière dont ils perçoivent que ces enjeux les marquent, marquent leur histoire.

- 14 La relecture de ce corpus au filtre thématique du *mépris* associé aux langues, pratiques et identités linguistiques, ouvre des pistes d'analyses inédites.

3.1. Il me répond en créole, déjà, ça !

- 15 Dans mes corpus réunionnais, la thématique du *mépris* est fréquemment mobilisée comme clé interprétative dans les interactions.

- 16 Un premier exemple, une anecdote rapportée :

RUN-CS3-T13-F⁴ : — [...] par exemple tout à l'heure je vais dans un magasin et je dis // monsieur est-ce que vous vendez des tricot de peau ? / il me répond en créole // déjà / ça // bon / passons //⁵

ENQ : — quoi / ça ?

RUN-CS3-T13-F : — ben je trouve que si on te parle en français // tu parles en français // je veux dire / moi / si quelqu'un fait un effort dans mon bureau et me parle en français // ben j'abonde dans son sens // je vais pas lui parler en créole // ça veut dire que je le // pas que je le rabaisse // mais ça veut dire que bon // comme si je comprenais qu'il faisait un effort // non moi je parle naturellement en français // et après ben // forcément on va revenir au créole // parce que bon ///

ENQ : — mais rabaisser / pourquoi en fait

RUN-CS3-T13-F : — ben si je réponds en créole c'est que / vraiment le gars / bon ben son français lé vraiment fay⁶ quoi / vaut mieux directement envoy en kréol⁷ / on gagnera du temps // tu comprends ?

ENQ : — oui mais là c'est pas pareil // le vendeur // il voit bien que tu parles français ?

RUN-CS3-T13-F : — ben oui *en plus* / c'est mal poli //

- 17 Le discours de T13 montre sa représentation de l'inégalité statutaire des langues. La réponse du commerçant, en créole, à sa demande en français, « déjà », l'interpelle, mais « bon », elle « passe ». Encouragée à expliciter son ressenti, T13 développe un exemple par lequel elle commente la situation, s'y projette, à l'inverse, comme à la place de l'autre, celle à qui « quelqu'un parle[rait] en français », qui ferait cet « effort », ce qui la conduirait à « abonder », parce que répondre en créole serait le « rabaisser », lui signifier qu'il n'est pas *apte*.

- 18 Dans l'exemple mis en discours, la parole en créole apparaît ainsi clairement de *moindre* valeur, minorisée par dépréciation, et dont l'usage, en interaction, peut être interprété par celui qui *reçoit* comme lui signifiant son incompétence en langue dominante. Mais même dans cette logique, l'inversion des positions coince ici, ce que ENQ fait remarquer : en quoi, dans sa position francophone, le créole du commerçant la « rabaisserait-elle » ? On remarque qu'elle ne réfute pas ici le terme, précédemment énoncé immédiatement modalisé (« que je le // pas que je le rabaisse »), mais n'entend pas l'implicite de la question (cela rejouerait-il le même rapport de force ?), ou plutôt l'entend autrement : « ben oui *en plus* / c'est mal poli », ce qui, après ce décentrement mis en scène mais dans lequel elle-même ne s'est pas *déplacée*, renforce encore la logique diglossique de son discours : *d'autant plus* une question de respect dans une relation sociale marquée par une disparité de positions sociales et de compétences en français instaurant une hiérarchie.

- 19 T13 poursuit :

RUN-CS3-T13-F : — [...] bon alors il me dit *nana*⁸ / bon *nana* [...] plein et azuré // [...] bon je dis plein / ça doit vouloir dire uni / je dis *ben montrez-moi le azuré alors* [rire] *ben écoute* [rire]

ENQ : — c'est quoi azuré ?

RUN-CS3-T13-F : — *ma fille* / A-JOU-RE / d'accord ? / où tu veux que j'aille chercher ça moi ? donc je lui ai dit de me montrer le azuré / et c'est là que j'ai compris qu'il était effectivement en train de dire ajouré // bon encore / moi je suis Créole / encore je vais comprendre après / mais [...] tu mettrais un métro qui arrive / [rire] // bon / moi je pensais que c'était une couleur / *pour te dire* // tu vois c'est là où je trouve que ça crée des problèmes [...] j'aurais pu tourner mon dos et dire que / ben le azuré ça m'intéresse pas [...] et après j'étais gênée parce que j'ai dit *ajouré* // mais je pouvais plus le dire moi / *azuré* // et c'est c'qu'il m'a fait DIRE *en plus* //

- 20 T13 imite, en la dénigrant, la parole créole, rapporte le quiproquo à propos de ce mot, en français : *ajouré*, prononcé par le commerçant, selon elle, en créole : *azuré*, et que, dans la confusion interactionnelle, « il lui a fait dire, en plus ». Elle ne remarque pas l'entre-deux sociolinguistique complexe contenu dans cette occurrence : [azyʁe], qui se distingue par un phonème de la réalisation circulante en créole, [azuʁe], par cette voyelle [y], précisément absente en créole basilectal et marquant en ce sens une réalisation francisante ; alors que ce qui distingue en fait les occurrences française, « ajouré », et créole, « azouré », est un autre phonème, [ʒ], lui aussi emblématique, situé du côté du francisant par opposition au [z] associé au créolisant. Ainsi apparaît *étrange* cette occurrence [azyʁe], qui produit une hypercorrection par une francisation comme déplacée, qui *se trompe de phonème*, que l'on peut comprendre du point de vue du positionnement du commerçant, interprété comme *méprisant*, et qui cherchait pourtant, dans cette relation sociale où les choix de langue sous-tendent des enjeux forts, rejouent le rapport de force inégalitaire, à *tendre vers* le français.
- 21 Ainsi voit-on l'interprétation inter-projective à l'œuvre dans le mépris. T13 reçoit le créole comme affront, rupture au contrat socio-interactionnel qu'elle estimait avoir instauré par la première adresse en français, interprète que son interlocuteur lui manque de respect, et au-delà « lui a fait dire, en plus ». Comme si elle percevait avoir été contrainte, comme si le rapport de force avait menacé de se renverser, comme si la parole en créole du commerçant la *défiait* en l'inscrivant dans un rapport de *Mêmeté*, qui « rabaisse », menaçant la distance, la *face* identitaire et linguistique différenciée qu'elle projette... tandis que le commerçant, de son côté, tentait de converger. On perçoit ainsi la manière dont les idéologies marquent les processus interactionnels de production de sens, d'interprétation des autres, au gré de positions et d'enjeux situés, et la complexité de ce ressenti socio-interactionnel dans lequel le rejet de l'autre peut jouer en même temps la projection de la crainte de sa propre dépréciation.

3.2. Je vais vous dire, ce qu'on m'a fait dire...

- 22 Dans le second exemple, encore à la Réunion, apparaît aussi cette idée de *faire dire*, mais le mépris éprouvé n'est pas du même ordre :

RUN-CS1-T7-F⁹ : — hélas je trouve qu'il y a beaucoup de fautes de français qui s'installent à la Réunion // *beaucoup* / *beaucoup* de fautes // vous savez je vais vous dire une chose // ce qu'on m'a fait dire dans le journal // bon dans le cadre de l'association / nous organisons une bourse aux plantes / [...] ça s'est passé cette année au mois de novembre / ou d'octobre / [...] enfin passons // dans l'après-midi je vois arriver une journaliste // bon // [...] alors je dois dire que c'était une jeune / une pigiste / enfin je ne sais pas ce que c'était mais c'était pas vraiment quelqu'un

du métier / elle n'a pas bien su se présenter / elle n'a pas bien su situer les personnes qui étaient là // bon moi j'ai laissé / j'ai laissé un petit peu le flou si vous voulez [...] et dans ses commentaires elle rapportait des paroles entre guillemets // et elle m'a fait dire / entre autres / que / oui /qu'après ce genre de manifestation / il arrivait que beaucoup de personnes s'adhèrent à l'association / bon alors / qu'on le dise / je veux bien / mais qu'on me le fasse dire / je regrette beaucoup /

- 23 T7 est une femme réunionnaise née dans les années trente, membre de la grande bourgeoisie issue des élites coloniales, premiers Réunionnais francophones, qui, jusqu'à la départementalisation, détenaient l'essentiel du capital socio-économique et linguistique (Bourdieu, 2001). C'est selon ce schéma, à cette position, que T7 a grandi, a été instruite jusqu'au bac quand l'île ne comptait qu'un lycée, a « toujours travaillé », dans une « grosse société sucrière » puis à la Chambre de commerce, formatrice avant de devenir enseignante, d'« entrer à l'éducation nationale // c'était en soixante-sept ». Entre temps, et depuis lors, le monde avait totalement changé.

- 24 Dans cet extrait, T7 rapporte ce qu'une journaliste n'ayant « pas bien su situer les personnes », implicitement ainsi identifiée comme métropolitaine, *lui a fait dire* en lui attribuant une formule créolisante dont elle conteste l'occurrence, ce qui lui donne à thématiser le mépris.

- 25 Elle commence par se situer par rapport à un *nous*, micro-appartenance au sein d'un groupe global, Créoles, Réunionnais, opposé à un *eux*, Métropolitains, ou plutôt « Européens », cette catégorisation distinctive la positionnant socialement :

RUN-CS1-T7-F¹⁰ : — [...] vous m'excuserez si je dis en France / parce que je suis une **vieille Créole** / y'a pas plus Française que moi / mais j'ai toujours employé / pour moi le mot métropole est artificiel [...] je sais que souvent on doit dire aux / enfin à **ceux qui arrivent** ici que // mais **nous** nous disons *les Européens* // [...] moi par exemple je vais au marché // eh bien par habitude / [...] **je parle créole** // par exemple je dirai / **à combien sont les bringelles ?** / on me répondra [ton affecté] **c'est tant madame / les aubergines** // voilà / on me répondra comme ça /// [...] moi quand j'étais petite / on disait *jamais* / une banane / on disait des figues / on disait pas une cacahuète / on disait des pistaches [...] mais **après** / avec l'arrivée massive des Métropolitains / [...] beaucoup de choses ont changé / surtout je crois / parce qu'ils sont **arrivés avec des idées toutes faites** sur nous / sur les Créoles / [...] quelquefois / les gens s'étonnent que je leur parle en créole parce que je suis blanche [...] c'est encore les Métropolitains qui ont amené de fausses idées [...] **avant / les différences n'étaient pas / aussi nettes / enfin** // on n'était pas assimilé à un Européen parce qu'on a la peau blanche // **je suis Créole comme tout le monde** / et même plus que la plupart des gens ici // [...] pour les Métropolitains hein / quand ils sont arrivés / les Créoles / **pour eux c'était les noirs** // enfin les gens de couleur quoi hein // et puis **avant** qu'ils n'arrivent [...] on **ne se posait pas la question de savoir qui était Réunionnais et qui ne l'était pas** // c'est nouveau ça aussi hein / ça n'existait pas **avant** // [...] ils sont vraiment arrivés en **terrain conquis** [...] pour faire fortune [...] nous / [...] nos familles ont été obligées de vendre de leurs terrains par exemple / on a eu nettement moins de pouvoir // je dis pas que c'était pas normal hein / je ne suis pas complètement nostalgique [...] mais on aurait dû perdre notre pouvoir au profit des autres Réunionnais / peut-être [...] mais ça s'est pas passé comme ça / non / ce sont les Métropolitains qui **se sont emparés de tout le pouvoir** / qui se sont **montrés comme** / je ne sais pas moi comme / **un idéal à atteindre** / et si on n'aurait pas leur ressembler / on n'avait **plus de valeur** // bon c'est peut-être un peu excessif [...] je ne sais pas ce que vous disent les autres / disons les autres gens comme moi / ENQ : — vous avez ressenti un sentiment de supériorité de leur part ?

RUN-CS1-T7-F : — ah oui / certainement / le **mépris** // ils ont assimilé la Réunion à n'importe quelle situation de colonialisme // mais **nous** / ici / **nous étions là dès le départ** / c'est ça la différence [...] **nous sommes arrivés les premiers** // et avec leurs idées toutes faites sur le colonialisme / dans leur logique / **nous n'étions pas Réunionnais** / à la limite ils venaient **libérer la Réunion** et nous devenions les **boucs émissaires** // je vous assure que **nous avons vécu** un passage difficile [...] **on n'ose pas** le dire / ça a été difficile ///

- 26 Nous partirons, pour l'analyse, du troisième paragraphe, quand T17 exprime qu'« *avant*, les différences n'étaient pas... aussi nettes », marque des hésitations, « *enfin...* », comme si, disant cela, elle entendait aussi le paradoxe de son propos : des différences moins *nettes*, avant la départementalisation, dans la hiérarchisation verrouillée de la société coloniale ? De quelles différences parle-t-elle donc ? Tout son discours peut se lire à travers ce filtre des différenciations et indifférenciations qu'elle perçoit et produit, entre *nous* et *eux*, *avant* et *après*.
- 27 « Avant », selon le vécu de T7, en position élitaire percevant peu les inégalités, il y avait donc *moins* de différences. Elle projette cette situation, « par exemple au marché », entre théorique et empirique, dans laquelle elle s'adresse « en créole » à une maraichère, demande « à combien sont les bringelles ? », laquelle emploie, par alternance, le terme du français normé « aubergines », ce que T7 interprète comme refus lié à sa « peau blanche », au fait qu'on la « prend pour une Européenne »¹¹.
- 28 Dans cette rupture, un procès d'exclusion est à l'œuvre, mais lequel ? Plusieurs hypothèses sont possibles pour interpréter l'interaction rapportée, une vendeuse identifiant *peut-être* son interlocutrice comme Métropolitaine, *ou bien*, en tant que Réunionnaise membre du groupe de cette bourgeoisie blanche francophone, au sein duquel le créole, connu mais interdit en société, n'était en usage *qu'en* interaction avec les domestiques, employés, ouvriers, disait la relation hiérarchisée. Ainsi peut-on comprendre le refus, auquel T7 est confrontée, de sa parole affirmée créole, mais produite, selon l'énoncé rapporté, en français (légèrement) créolisé, pouvant, pour la maraichère rejouer un rapport de force, dans l'implicite de la relation sociale, dans le ressenti d'une parole peu naturelle, emblématique, dans l'interprétation qu'elle peut faire des enjeux que sous-tend pour son interlocutrice cette parole entre deux, de ce qu'en cela, elle lui signifie... une proximité et/ou une distance, une assignation linguistique condescendante, un rabaissement par déni de compétences (cf. *supra* l'exemple 1), une tentative de la manipuler ?
- 29 Voici donc une différenciation qui, selon T7, *avant*, n'existait pas, probablement masquée par un rapport de force non négociable régissant alors les échanges, rendant socialement impossible de répondre sans converger. *Avant*, *après*, la départementalisation produit une rupture, bouleverse le jeu social, re-répartit les légitimités, ce que T7 attribue à l'attitude de cette nouvelle génération de « Métropolitains », venus en « conquérants » avec leurs préconçus, leur lecture, leurs « logiques ». S'exprime ici le sentiment d'avoir été, collectivement méprisés, estimés *sans valeur* à l'aune d'une nouvelle norme, mais aussi victimes d'une *méprise*, coloniaux pris pour initialement étrangers, d'une dénégaration identitaire d'une appartenance « expulsée imaginairement de l'île » (Beniamino & Baggioni, 1993, p. 157).
- 30 Le rapport de force se joue aussi au plan linguistique : ces nouveaux venus, posés en « modèles », leur faisant ressentir, à eux, premiers francophones de l'île et amoureux défenseurs du français¹², leurs propres différences, leur distance à la norme, deviennent à leur place les locuteurs légitimes.

- 31 Le mépris éprouvé, qui s'associe d'un sentiment de dénégation socio-identitaire mais aussi d'illégitimation linguistique des membres de son groupe, est vécu de manière d'autant plus violente qu'il joue aussi, par rapport à la France, une problématique de trahison dans un rapport de filiation-reconnaissance liant à « mère-patrie », de surcroît représentée par des locuteurs estimés afficher un surplomb mal placé, perçus moins *compétents*, moins *loyaux* envers la langue, pour ainsi dire méprisés.
- 32 T7 met ainsi en discours l'expérience sociale, pour elle et pour son groupe d'appartenance, d'un processus socio-historique ayant à la fois invisibilisé et visibilisé des différenciations, produit des ressentis de mépris à la fois par stigmatisation et par dénégation, mais aussi d'indéfinition socio-identitaire et linguistique, se jouant en français langue maternelle devenue comme étrangère, mais aussi en créole, et à la fois en tant que Réunionnaise et Française.

3.3. Oui, c'est ce qu'on disait, on disait on parle le français, et d'ailleurs on était considéré comme ça hein !

- 33 Le troisième exemple donne à penser que le mépris peut être renforcé quand une question de *méprise* par rapport à ce qu'a été la *langue maternelle* se pose au sujet. La réponse initiale de T34¹³ est pourtant bien tranchée :

ENQ : — Quelle est votre langue maternelle ?

RUN-CS3-T34-H : — vous considérez que des dialectes sont des langues maternelles ? parce que le créole n'est pas une langue / non // mais de toute façon dans ma famille on parlait toujours français // bon à l'extérieur / le créole / on pouvait comprendre / mais pas dans la maison / c'était **uniquement le français** //

- 34 La question de la « langue maternelle » pose à T34 un problème de catégorisation, est-elle attribuable dans le cas d'un « dialecte » ? Elle lui donne à thématiser la qualité de *non-langue* du créole, qu'il décrit par ailleurs « sans règles », « sans norme », qu'il « interdit à la maison ».

ENQ : — et à l'école alors / est-ce que vous étiez considéré / différemment / du fait que vous parliez français chez vous ?

T34 : — ah oui vraiment hein // par exemple quand j'ai commencé à parler le français à l'école ben j'étais / mal vu par les autres enfants / parce que / ça ne se faisait pas [...] // j'ai finalement dû parler créole / parce que / ben je suis dans un milieu il faut que je m'adapte //

ENQ : — oui // donc d'un côté il fallait s'en sortir euh //

T34 : — = s'améliorer //

ENQ : — / oui / en français / et de l'autre s'en sortir socialement en parlant créole ?

T34 : — voilà // il faut rester dans / dans / ben en vie tout simplement hein //

ENQ : — sinon vous auriez été exclu du groupe ?

T34 : — c'est moi-même qui m'excluait du groupe / par mon attitude // disons que bon / et les autres bon qu'est-ce qu'ils vont faire ? ils vont lancer des vanes / ils vont // c'est pas forcément *on ne te veut pas* / non / c'est à travers les plaisanteries / à travers les moqueries / des choses comme ça //

- 35 On voit ici le procès réciproque du mépris et de l'exclusion. Le rejet dont T34 est à la fois l'objet et l'acteur, qu'il tente de pallier (« s'adapter », « parler créole », pour « rester en vie tout simplement »), mais auquel il participe aussi pleinement, à travers cette « attitude », cette distinction sociolinguistique selon laquelle il se positionne en surplomb des autres, tandis que, selon d'autres normes de légitimation, ceux-ci l'excluent en retour. On note aussi la thématisation de processus implicites d'exclusion

par le mépris, des petites « vannes », « des choses comme ça », apparemment sans importance.

- 36 Mais la délimitation claire des langues et des positions, plus tard dans l'entretien, se brouille et les catégorisations se renversent :

RUN-CS3-T34-H : — [...] parce que je peux vous assurer que / enfin je suis sorti d'un milieu // bon **tout mon entourage parlait le créole** //

ENQ : — mais bon mais [...] vous me disiez qu'à la maison vous parliez français ?

RUN-CS3-T34-H : — exact // pourtant j'ai eu des tas de difficultés à l'école // mais oui / c'est ce qu'on disait / on disait on parle le français // et d'ailleurs on était considéré comme ça hein // à l'école j'étais l'un de ceux qui / dont on disait que je parlais français à la maison / mais **avec les difficultés que j'ai eues / surement** on devait pas parler le français comme il faut *hein* // **c'était pas le vrai français** // je pense qu'on parlait plutôt le créole / mais on ne le savait pas à la limite / euh / **on croyait qu'on parlait français** //

- 37 L'histoire de T34 est ainsi marquée par un sentiment de méprise, dans la prise de conscience de frontières floues, *non étanches*, entre ce créole de l'Autre, socialement minoré, intériorisé comme *méprisable*, et ce qu'était *en réalité* « la » langue maternelle, qu'identifier en tant que « français » revenait, à postériori et en regard du « vrai français », à se *méprendre*.
- 38 Comme dans le second exemple (T7) un écart est perçu en contact avec le standard, mais la différence ici est l'interprétation en termes de *méprise* qui fait se demander à T34 quelle était, *en fait*, sa langue maternelle.
- 39 Cette question renforce-t-elle ce qu'il appelle lui-même « son purisme », sa dépréciation du créole et l'inquiétude qu'il thématise à propos d'un français « dégradé » ? Ces représentations réinstaurent en tous cas des frontières dont la perception de dilution est pour lui d'autant plus insécurisante qu'elle rejoue une question d'indéfinition de son identité linguistique¹⁴.

3.4. Tu parles pas bien, je comprends pas ton accent... Ça arrive beaucoup de fois ici !

- 40 Le quatrième exemple est issu d'enregistrement de séances d'un atelier langagier organisé dans un Centre d'accueil de demandeurs d'asile¹⁵, co-animé avec un travailleur social, lui-même arrivé en France comme demandeur d'asile. Cet atelier était conçu comme espace de parole et d'exploration collective d'*histoires de langues* en parcours d'exil (Bretegnier, 2009).
- 41 Dans les discours de ces adultes, le mépris vécu, perçu, est aussi thématisé. Il s'exprime d'abord dans les récits qui portent sur *l'avant* de l'exil, sur l'expérience de discriminations, de différences à ce point stigmatisées qu'elles ont motivé la fuite, de *demandeur l'asile*, parmi lesquelles des différences linguistiques, une langue maternelle socialement minorée.
- 42 Mais le mépris est aussi présent dans le *maintenant* du parcours de migration-intégration et d'appropriation du français, qui rejoue une problématique de pluralité linguistique inégalitaire, dans l'expérience de vécus *ordinaires* (Gasquet-Cyrus, 2012) de dénigrement, de différenciations-stigmatisations, voire d'exclusion au motif de sa langue, de son accent ou de ses pratiques *fautives* de français :

APM-Ni-F¹⁶ : — oui / si tu sais pas parler / si tu sais pas français // tu es // quand les gens ils arrivent pas à parler // c'est comment on appelle ces gens ?

Co-A2 : — muets ?

APM-Ni-F : — voilà / tu es muet / mais quand tu commences tout doucement à parler / tu parles comme un enfant [...] // tu commences parler et après si tout le temps // **t'as dit quoi là-bas** / hein ? // il te comprend pas / après **tu t'arrêtes** parler / ça fait **peur** plus que avant // mais après / bon par exemple moi / [...] c'est pas grave pour moi [...] je suis un peu indépendante / je peux expliquer [...] je sais écrire et lire un peu / je peux faire papiers nécessaires tout ça / mais même maintenant / quelqu'un va dire hein / je comprends pas ton accent / tu parles avec beaucoup de fautes / et voilà / même après /// ça arrive euh **beaucoup de fois ici**

Co-A2 : — ici / ça arrive beaucoup de fois ?

APM-Ni-F : — oui oui [...] moi je prends le cours de français en ville / et // un professeur / qui me dit comme ça / *ah tu te calmes là* / tu parles pas bien / je comprends pas ton accent // voilà / il me dit comme ça // c'est le professeur - ?-

(CADA, Séance enregistrée, décembre 2007)

- 43 Ici, le mépris perçu s'inscrit dans la problématique des discriminations linguistiques et de la glottophobie (Blanchet, 2016), du regard porté sur les pratiques langagières d'adultes migrants « [...] porteurs d'un matériel linguistique, d'un type de plurilinguisme, défavorable dans l'appareillage de l'institution du français » (Balibar, 1987, p. 15), dont les plurilinguismes, loin d'être vus comme une richesse, sont à priori associés à l'idée de freins, tant par rapport à l'apprentissage du français qu'à l'intégration (Beacco, 2008). Du côté de la *réception*, ces processus de stigmatisation génèrent de la frustration, peuvent induire de l'auto-odi et de l'insécurité linguistique venant inhiber l'appropriation, la prise de parole en langue d'insertion, mais aussi freiner l'*affiliation* sociale.

3.5. Pour toi y'a pas la discrimination en Union soviétique ?

- 44 Sur le même terrain, le cinquième exemple présente une interaction dans laquelle le mépris est encore à l'œuvre comme clé d'interprétations et d'incompréhensions interculturelles¹⁷ :

Co-A2 : — tu as dit un mot très important : la discrimination // comment on pourrait l'expliquer ?

APM-Ys-H : — la discrimination c'est d'écarter quelqu'un / d'un milieu / c'est-à-dire si la personne appartient pas à tel groupe / euh //

APM-Ni-F : — mais **avant on entendait pas ça** // maintenant / nous on est Russes / Tchéchènes / Arméniens / tout ça c'était pas // on était dans une soviét union [...] et quand / et vous pareil [s'adresse à Ys] / vous êtes d'une colonie de France // et après quand chaque pays a pris son indépendance / voilà ça a commencé discrimination // avant non / on ne pas pensait de ça //

APM-Sk-H : — pour toi y'a **pas la discrimination** en Union soviétique ? tu connais pas la Tchétchénie

APM-Ni-F : — mais dans l'Union soviétique / les gens adultes ils avaient un passeport / oui / et même on était marqué nationalité russe / pour tout le monde / par exemple pour les Kirghizes / ils ont mis toujours Russes / parce que c'était l'Union soviétique / et **pareil pour tout le monde** // et quand c'était cassé tout / tous les pays / ça a commencé parce que tout a changé // même la langue ça a commencé / les journaux / les télé / ça a commencé // avant non / tout était en russe / les télé / l'école / mais après // les gens même les gens ils ont changé [...] les Kirghizes commençaient / ah vous / **vous êtes Russe / quittez notre pays** / c'est à nous / on a pas droit / vous devez retourner en Russie // mais en Russie / moi je suis Russe mais je suis née en Kirghizistan // moi-même je peux pas aller en

Russie / parce que **les gens russes me comptent comme Kirghize** //
(CADA, Séance enregistrée, mars 2008)

- 45 On voit ici un affrontement interculturel. À l'instar de T7 (second exemple, *supra*), selon son point de vue dominant, Ni idéalise « l'Union soviétique », *une donc égalitaire*, ne perçoit pas les discriminations. Sk est arrivé de Tchétchénie en tant que mineur isolé, envoyé par ses parents dans le contexte des conflits avec la Russie pour la reconnaissance de l'indépendance, pour échapper aux menaces de disparition pesant en particulier, à cette époque, sur les jeunes hommes tchétchènes. Pour lui, le discours de Ni relève de l'inconcevable. Il se courbe, se tait, la regarde. Ni perçoit-elle la violence, le mépris par dénégation qu'il ressent à l'écoute de sa *vérité*, son discours prend alors un virage, explicite aussi l'*après indépendances*, dans le renversement du rapport de pouvoir, du fait de sa « nationalité russe » et de sa « citoyenneté kirghize », devenue l'Autre de tous, partout étrangère, stigmatisée, exclue, déniée à son tour.

4. Conclusion

- 46 Ces analyses donnent à apercevoir différentes images, figures, processus de mépris en discours. Elles montrent la manière dont les idéologies socio-historiques fondant la pluralité linguistique inégalitaire marquent les processus interactionnels de production de sens, se jouent dans la complexité des « nouages intimes » (Prieur, 2006) tissés entre des langues.
- 47 On relève d'abord plusieurs exemples de *mépris par dénigrement* à l'aune d'un modèle normatif auquel ne pas ressembler réduit à être *sans valeur*, par dépréciation d'une langue, d'une pratique, de « l'effort » moindre que son usage sous-tend, de l'incompétence dont il est le signe, voire du manque de respect, de la défiance que manifeste son emploi.
- 48 Les analyses montrent la complexité interactionnelle des procès de mépris, les dynamiques inter-projectives et la manière dont chacun, dans la singularité historicisée de sa position, ressent et reçoit le mépris, interprète les enjeux par exemple à l'œuvre dans les choix de langues : parler en créole, risquer de rabaisser l'autre ; répondre en créole, être « mal poli », outrepasser, défier son interlocuteur ; ou encore, dans la situation inverse de refus de répondre en langue minorée, qui joue une question de reconnaissance identitaire, de légitimité contestée. La lecture du troisième exemple montre aussi la passerelle sémantique entre *mépriser* et *méprendre* : le discours de dénégation du créole comme « langue » semble se renforcer dans l'expérience d'une méprise par rapport à ce qu'était *en réalité* la langue maternelle.
- 49 Les témoignages des adultes en parcours de migration-intégration présentent des vécus *ordinaires* de mépris par stigmatisation, d'illégitimation de leurs pratiques langagières, de glottophobie qui les assignent à une identité d'étrangers, qu'ils peuvent percevoir comme du « racisme » (Gasquet-Cyrus, 2012), et qui peut induire de l'auto-odi, de l'insécurité linguistique, conflictualiser l'appropriation de la langue d'insertion, le processus de sa conciliation dans le répertoire plurilingue.
- 50 Les analyses font encore apparaître une figure de *mépris par dénégation*, très présente dans le second exemple (T7), dans cette double image d'avoir été dévalorisés et *pris pour étrangers*, dans un rapport de filiation-reconnaissance vécu comme trahi, dans le ressenti d'une méprise identitaire à travers laquelle se joue une double exclusion

symbolique, en français mais aussi en créole. Le mépris perçu par dénégation se joue aussi dans le cinquième exemple, dans le récit estimé inconcevable par Sk, la *vérité* située par laquelle Ni occulte le conflit, mais aussi pour elle-même, « Russe de Kirghizie », devenue l'Autre de tous, déniée à son tour.

- 51 Travailler cette notion de mépris confronte à la difficulté de saisir les dynamiques intersubjectives — voire inter-projectives — à l'œuvre dans ces *ressentis socio-situationnels*, de sujets pris dans un rapport de force déséquilibré, réel ou imaginé, explicite ou latent, dans une relation sociale jouant l'inégalité, au gré d'enjeux situés d'identification/distinction, d'inclusion/exclusion, de reconnaissance. À l'instar des autres construits relationnels conflictuels aux langues, les ressentis de mépris *surviennent*, se produisent par *échos émotionnels*, dans une situation qui les sollicite, les rejoue, donne aux sujets à l'investir selon une certaine *image* et à s'y positionner selon une certaine *relation*.
- 52 Pour illustrer ce point, citons pour terminer l'anecdote personnelle relatée par Z. Dahoun (1995, p. 59), qui rassemble tous les composants du processus de mépris, le surplomb et la norme, la dépréciation et la dénégation :

Lorsque, jeune pédiatre, les poches pleines de diplômes [...] je me suis présentée au médecin-chef d'une administration, [...] [qui] m'a regardée d'une façon étrange, avant de lâcher : « Vous savez, il y a du chômage en France. » [...] après un silence bien muri, elle a ajouté : « Pourquoi ne retournez-vous pas dans votre pays ? » Assommée par de tels propos, je demeurais muette. J'avais le diplôme et la nationalité [...], mais je n'avais ni le nom, ni la physionomie. [...] J'ai senti instantanément renaître en moi ma révolte d'enfant. « Maintenant, je suis Française », m'entendis-je lui répondre, utilisant l'accent « pataouète » des origines de manière inattendue. Retour du refoulé ? Appel d'appartenance ? Un accent que j'avais perdu. Me voilà troublée et trahie par ma voix.
- 53 Ainsi, si la narratrice rejette le mépris qui lui est adressé, le sait *déplacé*, un écho pourtant se produit, une expérience en relation à laquelle elle investit la situation, s'y repositionne en tant que minorée, se ressent méprisable. Dahoun thématise aussi l'implicite, la sidération, le silence à travers lequel se signifie et se ressent le mépris, qui se rejoue dans la difficulté de verbaliser ces expériences. Vincent de Gaulejac (1996) travaillant sur « la honte » relève aussi ce point, tout en soulignant qu'à la difficulté de dire, s'ajoute celle de *recevoir*, car : « parler de la honte fait honte » (p. 18), menace l'équilibre interactionnel et la face de chacun, produit une « gêne » pouvant conduire à « un refus d'entendre » (p. 19). Ces résistances à entendre le conflit, au-delà de bloquer la parole, peuvent paradoxalement rejouer le rapport de force à l'œuvre dans les ressentis de minorisation, contribuer à renforcer ces ressentis et l'isolement perçu des sujets porteurs de ces expériences.
- 54 Ces réflexions posent au chercheur des questions sur la démarche et la posture selon laquelle il *collecte*, mais aussi *reçoit*, *est avec* dans l'explicitation, accompagne et interprète la *contextualisation complexe*, mais aussi analyse les propos, sans pré-/sur-déterminer, sur-interpréter, occulter ou rejouer les conflits à l'œuvre dans ces ressentis de mépris.

BIBLIOGRAPHIE

- ALÉN GARABATO, Carmen & COLONNA, Romain (dir.). (2016). *Auto-odi. La « haine de soi » en sociolinguistique*. Paris : L'Harmattan.
- BALIBAR, Renée. (1987). La langue de la France exercée au pluriel. Dans G. Vermès & J. Boutet (dir.), *France pays multilingue* (p. 9-28). Paris : L'Harmattan.
- BEACCO, Jean-Claude. (2008). Intégration linguistique. Dans Projet ILMA, *Intégration linguistique des migrants adultes*. Conseil de l'Europe, Unité des politiques linguistiques, Direction de l'éducation. Disponible en ligne sur <www.coe.int/fr/> (consulté le 15 septembre 2019).
- BENIAMINO, Michel & BAGGIONI, Daniel. (1993). Le français, langue réunionnaise. Dans D. de Robillard & M. Beniamino (dir.), *Le français dans l'espace francophone* (p. 151-172). Paris : Champion.
- BLANCHET, Philippe. (2005). Minorations, minorisations, minorités : essai de théorisation d'un processus complexe. *Cahiers de sociolinguistique*, 10, 17-47.
- BLANCHET, Philippe. (2016). *Discriminations : combattre la glottophobie*. Paris : Textuel.
- BLANCHET, Philippe & ROBILLARD, Didier DE (dir.). (2003). *Langues, contacts, complexité. Perspectives théoriques en sociolinguistique*, *Cahiers de sociolinguistique*, 8. Rennes : PUR.
- BOUDREAU, Annette. (2016). *À l'ombre de la langue légitime. L'Acadie dans la francophonie*. Paris : Classiques Garnier.
- BOURDIEU, Pierre. (2001). *Langage et pouvoir symbolique*. Paris : Fayard.
- BOUTET, Jacqueline & HELLER, Monica. (2007). Enjeux sociaux de la sociolinguistique : pour une sociolinguistique critique. *Langage et société*, 121-122, 305-318.
- BRETEGNIER, Aude. (1999). *Sécurité et insécurité linguistique. Approches sociolinguistique et pragmatique d'une situation de contacts de langues : la Réunion* (Thèse de doctorat non publiée). Université de la Réunion, Saint-Denis.
- BRETEGNIER, Aude. (2009). Histoires de langues en formation. Construire une démarche de recherche-intervention alter-réflexive. *Cahiers de sociolinguistique*, 14, 27-42.
- BRETEGNIER, Aude. (2016a). Autour de l'« auto-odi » : quelques figures de la conflictualité relationnelle aux langues. Dans C. A. Garabato & R. Colonna (dir.), *Auto-odi. La « haine de soi » en sociolinguistique* (p. 97-118). Paris : L'Harmattan.
- BRETEGNIER, Aude. (2016b). *Imaginaires plurilingues en situations de pluralités linguistiques inégalitaires. Vingt ans « au cœur et aux marges » de la sociolinguistique* (Synthèse d'Habilitation à diriger des recherches non publiée). Le Mans Université, Le Mans.
- BRETEGNIER, Aude. (à paraître). « Insécurité linguistique », « conflictualité relationnelle aux langues » : cheminement, propositions, pour une sociolinguistique du sujet social. Dans V. Feussi & J. Lorilleux (dir.), *(In)sécurité linguistique en francophonies. Perspectives in(ter)disciplinaires*. Paris : L'Harmattan.
- CANUT, Cécile. (2012). Transversalités langagières. Quelques notes pour une anthropologie des pratiques langagières. Dans M. Dreyfus et J.-M. Prieur (dir.), *Hétérogénéité et variation. Perspectives sociolinguistiques, didactiques et anthropologiques* (p. 89-97). Paris : Michel Houdiard.

- DAHOUN, Zerdalia. (1995). *Les couleurs du silence*. Paris : Calmann-Lévy.
- FRANCARD, Michel, LAMBERT, Joëlle & BERDAL-MASUY, Françoise. (1993). *L'insécurité linguistique en communauté française de Belgique*. Bruxelles : Service de la langue française.
- GARDY, Philippe & LAFONT, Robert. (1981). La diglossie comme conflit : l'exemple occitan. *Langages*, 61, 75-91.
- GASQUET-CYRUS, Médéric. (2012). La discrimination à l'accent en France : idéologies, discours et pratiques. *Carnets d'atelier de sociolinguistique*, 6, 227-246.
- GAULEJAC, Vincent DE. (1996). *Les sources de la honte*. Paris : Desclée de Brouwer.
- GIUST-DESPRAIRIES, Florence. (2009). *L'imaginaire collectif*. Paris : Éditions Érès.
- HELLER, Monica. (2002). *Éléments d'une sociolinguistique critique*. Paris : Didier.
- HONNETH, Axel. (2006). *La société du mépris. Vers une nouvelle Théorie critique*. Paris : La Découverte.
- LAFONT, Robert. (1990). *Le dire et le faire*. Montpellier : Université Paul-Valéry Montpellier 3.
- PRIEUR, Jean-Marie. (2006). Des écrivains en contact de langues. *Études de linguistique appliquée*, 4(144), 485-492.
- REY, Alain (dir.). (1998). *Dictionnaire historique de la langue française*. Paris : Le Robert.
- SCHIEFFELIN, Bambi B., WOOLARD, Kathryn Ann & KROSKRITY, Paul V. (dir.). (1998). *Language Ideologies. Practice and Theory*. New York, NY : Oxford University Press.
- TABOURET-KELLER, Andrée. (1997). *La maison du langage. Tome I : Questions de sociolinguistique et de psycholinguistique*. Montpellier : Université Paul-Valéry Montpellier 3.
- TABOURET-KELLER, Andrée. (2000). *La maison du langage. Tome II : Questions de psychanalyse et de psychologie du langage*. Montpellier : Université Paul-Valéry Montpellier 3.

NOTES

1. En référence à la définition de l'insécurité linguistique en termes de « quête non réussie de légitimité » proposée par M. Francard, J. Lambert et F. Berdal-Masuy (1993, p. 13).
2. Thématique phare du IV^e Congrès international du Réseau francophone de sociolinguistique, *Langues de valeur et valeur des langues*, qui s'est tenu à l'Université d'Ottawa, du 13 au 16 juin 2019.
3. Ce corpus personnel regroupe trois terrains : locuteurs réunionnais en relations à leurs langues (corpus RUN, 1994-1997) ; adultes plurilingues en parcours migratoires et d'insertion (corpus APM, 2003-2012) ; étudiants plurilingues en mobilité (corpus EPM, 2006-2018). Les analyses présentées ici sont inédites, opèrent une relecture thématique au filtre d'une notion jusque-là non conceptualisée.
4. Codification : corpus (RUN-) + « catégorie sociolinguistique » (CS) + ordre de passation (Tx) + Sexe (H ou F). ENQ désigne l'enquêtrice, moi-même. Dans cet entretien (1995), le témoin (T13) est une Réunionnaise de 34 ans, active, diplômée de BTS, mère d'enfants de 2 et 5 ans, bilingue mais dont la langue familiale dominante, en tant que fille et mère, est le français, ce qui n'était pas le cas de ses parents, créolophones avant d'être francophones, génération clé de la mobilité linguistique à l'œuvre depuis la départementalisation (1946).

5. [...] marque une troncation. Les barres obliques notent les pauses, leur nombre (une à trois) indique la durée. L'accentuation est marquée par des italiques ou des majuscules selon l'intensité (croissante).
6. *Son franse lé fay* / son français est faible. Les transcriptions mixtes du point de vue de la graphie (+ francisante ou + créolisante) marquent l'entre-deux linguistique dans lequel T13 inscrit son discours.
7. *Envoy en kréol* : parler, se lancer, partir en créole.
8. Créole réunionnais pour : « il y a ».
9. Entretien mené en 1996. Corpus RUN, CS1 rassemble des membres de la « grande bourgeoisie réunionnais ».
10. Les caractères gras mettent des éléments en exergue pour la présente analyse.
11. Précision ici qu'à la Réunion, ce critère de « peau blanche » ne suffit pas à définir le *non-Réunionnais*, mais ne distingue pas non plus le *riche*, dans l'histoire d'un peuplement, sur une île vierge, composé dès l'origine, de *Blancs* et de *non-Blancs*, mais aussi marquée, dès le XVIII^e siècle, par la paupérisation d'une partie de la population blanche qui s'exile dans les montagnes, groupe localement catégorisé en tant que « Petits Blancs des Hauts », *analogues pauvres* du groupe des « Gros Blancs », grands bourgeois des *Bas* de l'île, auquel appartient T7.
12. Pour le détail du corpus et les analyses développées, voir Bretegnier (1999, p. 404-472).
13. (1995). Homme réunionnais de 45 ans, informaticien, ayant grandi dans les « Hauts » de l'île.
14. Pour une analyse plus complète de cet entretien, voir Bretegnier (1999, p. 561-253, 574, 587, 607).
15. CADA, Joué-lès-Tours, 2007 et 2008.
16. Codification : Corpus : APM + initiales + sexe (F ou H). Les co-animateurs sont désignés par « Co-A1 » et « Co-A2 » (moi-même). Ici le témoin : Ni, est une femme de 35 ans, « Russe de Kirghizie », ancienne journaliste.
17. Corpus APM. Interlocuteurs présents dans l'extrait : « Co-A2 » (co-animateur, moi-même) ; Ys, homme ivoirien d'environ 30 ans ; Ni, femme de 35 ans, russe du Kirghizstan ; et Sk, homme tchétchène de 19 ans.

RÉSUMÉS

Encore peu thématisée en sociolinguistique, la notion de « mépris » produit pourtant une résonance forte quand on s'intéresse à l'action des idéologies linguistiques sur les pratiques, les représentations et les ressentis linguistiques de locuteurs plurilingues dont les répertoires mettent en contact des langues socialement dotées de statuts inégaux. Cet article développe une réflexion conceptuelle qui se construit, dans une démarche qualitative de théorisation empirique, au fil de l'analyse d'extraits situés d'entretiens biographiques-épilinguistiques, menés à la Réunion puis en France métropolitaine, donnant à explorer différentes *figures*, dimensions de *mépris* perçus en lien aux langues, pratiques, identités linguistiques, à partir de la question du sens et des enjeux qu'ils sous-tendent pour leurs locuteurs. Le propos vise ainsi à interroger la pertinence d'une conceptualisation qualitative du *mépris* dans une problématique sociolinguistique de conflictualité relationnelle aux langues.

Sparsely conceptualized in sociolinguistics, the notion of “contempt” produces a strong resonance for who takes an interest in the effect of linguistic ideologies on the practices,

representations and linguistic feelings of multilingual speakers whose repertoires bring into contact languages socially endowed with unequal status. This article develops a conceptual reflection built on a qualitative approach of empirical theorization, based on biographical-epilinguistic interviews, carried on in Reunion and then in metropolitan France, which are analysed by exploring different figures and dimensions of *contempt* relating to languages, practices, linguistic identities, its meaning and its inherent issues for the speakers. Thus, the study aims at contributing to the questioning of the relevance of a qualitative conceptualization of *contempt* in a sociolinguistic problem of relational conflictuality to languages.

INDEX

Mots-clés : imaginaires plurilingues, pluralités linguistiques inégalitaires, conflictualité relationnelle aux langues, mépris, sociolinguistique qualitative

Keywords : plurilingual imaginaries, situations of unequal linguistic plurality, relational conflictuality to languages, contempt, qualitative sociolinguistics

AUTEUR

AUDE BRETEGNIER

Le Mans Université